

Pose longue

Laetitia Beaumel

Numéro 166, automne 2020

Mais il ne suffit pas de se tenir debout sur l'autre rive du fleuve

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94367ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaumel, L. (2020). Pose longue. *Moebius*, (166), 75–81.

Rose longue

Laetitia Beaumel

Seconde une

je suis un noir je suis un grand
grand noir à majorité visible
affecté de la peau j'encaisse un petit monde où comme toi
chaque matin les gens marchent à reculons
vers les tours pâles de l'état où les gens
lâches te mangent dans la main
avant de cracher leurs poussières atomiques
sur ton visage
de couleur

avec le temps on apprend la transparence l'indifférence
le sein sorti
rouge sur fond noir impossible à voir

je suis noir je suis grand
je saigne encore à l'horizon

(il y a un temps pour tout je crois
pour la lumière)

Seconde deux

pas vu le bord du fleuve entré dans l'eau j'ai marché fort
 de l'autre côté vos corps la rive dans sa splendeur de
 fond de ciel mon regard aimanté vers vos blondeurs
 offertes à la course des oiseaux

pris par les flots j'ai avancé j'ai voulu fondre
 chacune de mes cellules au sable de vos noms l'eau basse
 mangeait avide ma peau gelée la rivière recouvrait mon genou
 désormais l'eau jusqu'à la taille non le visage je progressais à
 pas perdus parmi les algues à la recherche des peaux flottées
 de vos cadavres de filles battues
 j'avançais je me noyais

vos cheveux n'étaient qu'un rêve adolescent

que voulez-vous il faut aller
 oui à la berge mes amours
 il nous faut boire le bleu laurent jusqu'à la lie

(et remonter le cours de nos chaleurs
 au poulx des vieilles eaux)

Seconde trois

vous me parlez à travers votre sommeil des tatouages
des embranchements électriques de la peur vacillante
qui étampe nos cous de fonds de braises
de baisers doux

je vous aperçois de l'autre côté de la nuit et je remonte
ce que je peux
vos mains mes veines
– éviter l'incendie –
nos adieux étroits cette urgence du sang qui tombe
brise le plus petit de nos secrets

soudain l'obscurité demi-paupières
je ne veux plus vivre dans la crainte des souris
je ne veux plus vivre avec un millier de fleurs
ouvertes dans la bouche
les rues exhalent leurs petits cris enfants aigus
le chœur
est mort à l'étouffée

(mississippi que perd ma mère à ma naissance
il y a un temps pour tout je crois
il y a un temps pour le décès)

Seconde quatre

et je vous fais signe
 d'entre les morts où je surnage mon image ne tremble pas
 ce soir je coule avec le chant des bois la terre est pure et me répare
 les cuisses des curés
 ne sont que des souvenirs des loups du sang dessous les gilets gris
 on m'a dit
 nos sexes se murmurent
 des mots tendres des histoires
 normalement nos sexes se murmurent je tremble
 assis sous les fougères
 mon souffle
 est un territoire
 qui se chasse ou qui s'espère nuit folle et trop salie
 ici les laves ne couleront plus
 mes archets souffrent de se taire
 tombent en lambeaux

la laine
 le coffret
 nus

agenouillés
 l'écho
 vos corps
 encore repères

(dans ses torchons
 ma langue bleue

et puis la neige parle faux)

Seconde cinq

percez-moi
par le vent et les aiguilles
au ventre on m'a mis avec le pieu la rouille au corps
je prends un peu de votre élan de vos paris la gorge sèche

quelle plage immense se replie
là
sous le revers de la marée

(ma langue a violé tant de sexes
fourchelangue
je sais le grain au creux de la framboise)

Seconde six

alors je prie en nous lisant
que les poèmes existent pour toujours
se déposent en silence le long des côtes de nos corps

faussement mort je suis un coquillage une amulette

fendez-moi de tout mon long il n'y a qu'à suivre les coutures